

Zeitschrift:	Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber:	Adolphe Henn
Band:	2 (1895)
Heft:	16-17
 Artikel:	La saison musicale de 1894/95 dans la Suisse allemande [à suivre]
Autor:	Niggli, A.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068508

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— En attendant que vous me démontriez les avantages du foyer pour les critiques, je vais vous en signaler un des périls. N'est-ce pas au foyer que les critiques sont exposés à mille et mille influences ? Ne les y voit-on pas à toute minute abordés, circonvenus, pressés, par des gens qui les somment de dire du bien ou du mal du poème de M. A., de la musique de M. Z., qui tâchent de les enflammer pour la voix divine du ténor, ou de soulever leur bile contre la pitoyable méthode de la prima donna ?

— Mon Dieu, je sais tout cela mieux que vous. Quelqu'un demandait à Viotti quel était le violon le plus juste, et Viotti répondait : « Celui qui est le moins faux ». Ainsi faut-il dire de la critique influencée, harcelée par des considérations de toute nature, en n'admettant que celles d'une nature honorable. La vérité absolue ne se trouve nulle part, pas même dans les jugements portés à trois mille ans de distance. On discute encore aujourd'hui sur Homère : s'ensuit-il qu'il faille renoncer à la faculté de juger ? Par exemple, ce qui me blesse, ce que je proscriis formellement, c'est la malveillance habituelle et l'hostilité systématique. La critique ne doit pas se passer en salutations et en parade, mais elle ne doit pas non plus ressembler à un duel avec l'art, où toute la question se réduise à savoir qui sera le plus fort, et qui réussira le mieux à enterrer son adversaire.

— Si vous voulez que nous allions au spectacle, je vous préviens qu'il est près de sept heures ; je n'aime pas à arriver quand la pièce est commencée.

— Encore un préjugé provincial ! Partons donc, j'y consens ; je vous suivrai dans la salle, pourvu que vous me promettiez de m'accompagner dans le foyer. Le foyer, je vous jure, est un endroit fort bon et fort curieux à fréquenter. Libre à vous de préférer les gazons verdoyants, les frais ombrages, le sable des Tuilleries et du Palais-Royal, l'asphalte des boulevards : tout cela est bon l'été, dans les beaux jours et quand les pluies d'orage ne tombent pas à torrents ou quand le

soleil n'a pas trop embrasé les dalles. Mais le foyer vous ouvre un asile sûr et commode dans toutes les saisons : le foyer est à vous comme à tout le monde ; il est plus à vous qu'à personne, si vous savez en jouir. Vous pouvez y marcher, vous pouvez vous y asseoir, vous pouvez vous y chauffer ; vous y trouvez gratis ce que tant de gens rassemblent à grands frais, ce qui fait le fond de toutes les sociétés, des hommes d'esprit et des imbéciles : vous y apprenez toutes les nouvelles vraies ou fausses, ornées de tous les commentaires, augmentées de toutes les conjectures dont ces nouvelles sont susceptibles ; vous y entendez conter d'excellentes histoires que vous êtes libre de répéter ensuite et même d'imprimer, pour peu que vous ayez une plume sous la main et une presse à vos ordres. Si donc vous voulez m'en croire, nous ferons de temps à autre un tour de foyer ; nous nous y promènerons bras dessus bras dessous ; nous nous mêlerons aux groupes pour savoir ce qu'ils disent ; nous aborderons les promeneurs solitaires pour savoir ce qu'ils pensent. Nous causerons, nous écouterons, et quand nous n'aurons rien de mieux à faire, nous écrirons.

— Mais qui vous lira ?

— Cela va sans dire, ceux qui, comme nous, n'auront rien à faire de mieux.

Edouard MONNAIS.



LA SAISON MUSICALE DE 1894/95

DANS LA SUISSE ALLEMANDE

JAMAIS peut-être, dans la Suisse allemande, la vie musicale n'a été aussi intense que pendant cette dernière saison et jamais elle n'avait provoqué l'exécution d'un aussi grand nombre d'œuvres de premier ordre, choisies même dans les créations les plus modernes. Nos sociétés de chant surtout ont rivalisé d'activité, et il convient, dans la rapide re-

vue que nous entreprenons des principaux événements qui ont marqué cette période, de leur donner la première place, d'autant plus que ce sont elles qui ont fait figurer dans leurs programmes les œuvres les plus saillantes et les plus récemment parues. Les sociétés chorales de nos deux grandes villes — Bâle et Zurich — ont naturellement brillé du plus vif éclat : à Zurich eut lieu, le 9 décembre 1894, la première exécution, en Suisse, de l'oratorio *Franziskus* d'Edgar Tinel ; et comme si les lauriers cueillis par la société mixte de Zurich et par son éminent directeur M. le Dr Frédéric Hégar les avaient empêchés de dormir, les Bâlois et leur société de chant donnèrent le 26 mai, avec un grand succès, la création magistrale de César Franck, *Les Béatitudes*, sous la direction du Dr A. Volkland. Nos amateurs de musique eurent donc coup sur coup l'occasion d'entendre les deux œuvres chorales qui ont le plus fait parler d'elles durant ces dernières années et qui, à notre avis, représentent bien ce qui a été écrit de meilleur en ces derniers temps dans le domaine de l'oratorio. Elles ne se recommandent pas seulement, toutes deux, par la connaissance parfaite, l'emploi magistral de tous les moyens d'expression, elles s'imposent par leur profond sérieux et leur élévation, par la piété sincère et de bon aloi, le saint enthousiasme, dirai-je même, avec lequel les deux artistes belges, dont le talent a d'indéniables affinités, se sont emparés de leur sujet, qu'ils ont ainsi su mettre en œuvre de manière à émouvoir les cœurs. Quoique tous deux se soient intimement pénétrés des classiques et surtout de Bach, ils possèdent tous deux également à fond la technique la plus moderne. Tandis que dans son instrumentation Tinel révèle un sens extraordinaire de la couleur et par la vigueur et l'éclat du coloris rappelle souvent Berlioz et Liszt, Franck se montre dans le domaine de l'harmonie un maître incomparable, dont les modulations, très personnelles, sont souvent d'une hardiesse stupéfiante, mais produisent des effets singulièrement puissants. Cependant par l'ensemble de leurs qualités tant extérieures qu'intérieures, Tinel et Franck se touchent absolument, quoique le dernier appartienne à l'école française tandis que l'autre est de l'école belge ; qu'il suffise de citer à l'appui de cette observation les nombreux récitatifs de

choeur dont tous deux se servent et dans lesquels la déclamation très serrée renforce le texte avec une intensité que l'on rencontre rarement chez les maîtres allemands. Quoique Franck surtout possède un sens dramatique très accentué et que, dans tout son oratorio, il fasse ressortir avec une rare énergie les contrastes entre les passions mauvaises, entre la détresse de ce monde et la sérénité de ceux qui possèdent le royaume des cieux, tous deux réussissent admirablement à rendre les sentiments ésotériques et saphiques. Dans les chœurs et les quintettes qui couvrent les huit parties des *Béatitudes* et qui proclament les louanges de la charité, de la miséricorde et de la justice, le compositeur nous donne ce qu'il y a de meilleur et de plus personnel en lui. Il trouve ici des sonorités d'une douceur si délicieusement enchanteresse, si éthérée, que nous en restons saisis jusqu'au plus profond de notre être. Et cette impression est encore plus forte dans la deuxième et surtout dans la troisième partie du *Franziskus* de Tinel ; car tandis que dans la première partie il ne peint la vie temporelle du héros, les scènes de danse nocturnes, etc..., qu'avec finesse et intelligence, et nullement avec la force pénétrante et l'audace réaliste que comporte le sujet, le compositeur, catholique fervent, atteint ici le ton de la contrition la plus profonde, de l'extase la plus parfaite, telle qu'elle convient au saint délié de toute attache terrestre. Toutes ces parties, les chants de la Miséricorde et de l'Amour, le lumineux Hymne au soleil, la marche funèbre grandiose de la dernière partie, ainsi que le chant de triomphe final, dénotent chez l'auteur une imagination, une sensibilité, une ferveur, une puissance d'envolée qu'on ne saurait sans doute trouver chez César Franck, dont l'esprit est plus réfléchi et dont le talent d'invention n'exclut point toute préciosité.

Dans les deux oratorios, d'ailleurs, les passages les plus remarquables sont moins dans les soli que dans les chœurs, traités avec une réelle maestria, et qui, grâce aussi à l'exécution irréprochable et enthousiaste des chanteurs de Zurich et de Bâle, ont produit une impression profonde. Chez Frank surtout, à côté de passages empreints certainement de noblesse et de sentiment, les soli ne sont pas exempts d'une certaine sécheresse

et d'une pauvreté mélodique incontestable. Les interprètes, dont la tâche n'était pas précisément aisée, se sont tirés de ces épreuves à leur plus grand honneur : à Zurich, c'est un ténor de Hambourg, M. Birrenkoven, qui personnifiait le héros du renoncement et de l'ascétisme monacal, tandis qu'à Bâle, M. Rob. Kauffmann a mis sa voix de ténor, plus belle et plus éclatante que jamais, au service de l'œuvre de Franck. Mme Uzielli-Häring, de Francfort, mais originaire aussi de notre pays, s'est montrée dans les deux oratorios une artiste véritable, dont la voix possède autant de ressources que le tempérament a de séduction. Bâle avait de plus deux artistes d'Amsterdam, MM. Meschaërt et Orello, dans les rôles du Christ et de Satan ; tous deux se sont réellement distingués : l'un, par l'art qu'il a su mettre à exprimer l'élévation et la douceur du Seigneur ; l'autre, par l'énergie sauvage et démoniaque qu'il a apportée dans le rôle de Belzébuth.

Nous devons aussi au Chœur mixte de Zurich l'exécution d'une autre œuvre de valeur, qui nous touche de plus près que les oratorios de Tinel et de Franck ; nous voulons parler du poème symphonique, sous forme de cantate, *Wellen und Wogen*, pour solis, chœur et orchestre, de notre concitoyen Joseph Lauber, de Neuchâtel. Il a été donné pour la première fois, et avec grand succès, le 26 février de cette année, dans un concert en faveur de la caisse de secours de l'Orchestre zurichois de la Tonhalle, sous la direction du compositeur lui-même. Lauber, qui est originaire de Lucerne, s'était déjà révélé, il y a quelques années, lors de l'exécution de sa cantate *Sapho*, à Neuchâtel, comme un artiste doué d'une haute fantaisie et d'une extrême habileté dans l'instrumentation. Sa nouvelle œuvre, dont M. Albert Westermann de Zurich a fourni le texte romantique, est pleine de fraîcheur, d'invention, de coloris, toutes qualités admirablement servies par une habileté de facture très remarquable. L'auteur de ces lignes n'a pas pu, malheureusement, assister à ce concert, mais la critique, à Zurich, s'est exprimée très favorablement à son sujet, et si certaines parties, surtout dans les solis, ont paru quelque peu longues, on a reconnu sans réserve la richesse de l'œuvre en mélodies heureuses, en détails spirituels et pleins

de délicatesse, en couleurs résolument modernes au travers desquelles transparaît une étude attentive de Richard Wagner et des procédés de la jeune école française. Confie à un Chœur mixte de Zurich, l'exécution n'a rien laissé à désirer : solistes, M^{es} Emma Hiller de Stuttgart, Reinisch de Bâle, et M. Georg Lederer de Zurich ; chœurs et orchestre ont rivalisé de zèle pour mettre le plus possible en valeur les séductions de cette œuvre toute de fraîcheur et de jeunesse.

Dans son concert du 14 février, la Société de chant de Bâle donnait une primeur de moindres dimensions, la ballade intitulée : « Das Glück von Edenhall », de Engelbert Humperdinck, l'auteur aujourd'hui très connu du ravissant opéra-légende « Hänsel und Gretel » ; cette nouvelle composition s'est montrée, elle aussi, une œuvre de sentiment et captivante de sonorités, quoique d'aucuns aient fait leurs réserves sur le choix des procédés qui ne sont pas toujours en rapport avec l'idée à exprimer.

Plus considérable est l'oratorio de Georges Vierling, intitulé *Constantin*, que le *Frohsinn* de Saint-Gall a brillamment donné le dimanche des Rameaux, 7 avril, et qu'on n'avait jamais encore entendu en Suisse ; l'année précédente déjà, cette société avait exécuté de ce compositeur rhénan, peu connu chez nous, une autre œuvre de valeur, *l'Enlèvement des Sabines*. Le fond de l'habile poème de Bulthaupt est la lutte du paganisme et du christianisme, incarnés en deux femmes aimées de l'empereur, Lucrèce qu'il a repoussée et Fausta, la païenne orgueilleuse. Aux fêtes de son mariage avec cette dernière, Constantin doit assister au sacrifice de Lucrèce, que l'on jette aux fauves. Mais, dans une bataille décisive, il arbore la croix et remporte la victoire, comme la bien-aimée disparue le lui avait annoncé en rêve. Dans cette œuvre aussi les soli ne forment que la moindre partie ; par contre, dans les chœurs, construits de main de maître, le compositeur atteint à la pure beauté et à la force majestueuse. Tel est le cas déjà dans l'introduction, où les païens romains invoquent Zeus tout-puissant, tandis que les chrétiens demandent dans leurs prières la grâce de leurs ennemis. Même grandeur et même beauté dans l'hymne nuptial aux

rumeurs de bacchanale, et surtout dans le chœur final, absolument grandiose, qu'illumine comme une céleste auréole le choral « Déjà luit l'étoile du matin », entonné par les trompettes. C'est un haut fait que l'exécution de cette œuvre par la société saint-galloise; M. Paul Muller la dirige avec la plus grande distinction et il a su mettre également en valeur les chœurs, l'orchestre et les solistes (M^{es}s Klein-Achermann, de Lucerne, Bachi-Fährmann, de Dresde, et M. H. Kromada, de Stuttgart.)

(A suivre.)

A. NIGGLI.



CORRESPONDANCES

MONDRES. — Finie, la brillante « season » de Londres! Terminés, les concerts! Fermé, l'opéra! Les pianos sont muets, les violons et les violoncelles sont réintégrés dans leurs étuis et les artistes ont quitté les bords de la Tamise pour les casinos balnéaires. Toutefois, il me reste à liquider un arriéré d'informations qui n'ont pu trouver place dans ma dernière lettre.

* * *

Sir Augustus Harris a dignement clos la saison d'opéra de Covent-Garden, qui a duré treize semaines, par une représentation de *Roméo et Juliette*, devant une salle bondée et enthousiaste qui a fait une ovation à la divine Melba et à ses partenaires Alvarez et Plançon.

Calvé, la charmeresse Calvé, qu'on désespérait de voir à Covent-Garden cette année, est enfin venue vers la fin de la saison et a remporté son triomphe habituel dans *Carmen* et la *Navarraise*. Cette cantatrice, au prestigieux talent, sémillante, fantasque et superbe d'attitude dans Carmen, tragique et intense dans Anita, n'a jamais si bien chanté, ni mieux joué.

En somme cette saison d'opéra a été fort intéressante et, paraît-il, fructueuse. Elle fait honneur à Sir Auguste Harris, qui en est l'habile et intelligent impresario.

* * *

La saison des concerts a eu, elle aussi, un digne épilogue, grâce aux trois « récitals » organisés par M. Ernest Cavour et donnés les 13, 20 et 27 juillet par le célèbre pianiste belge A. de Greef, à *Saint-James's Hall*. Le public anglais a accueilli avec enthousiasme cet artiste de tout premier ordre qui excelle dans les genres les plus divers, et dont les doigts magiques et la compréhension artistique élevée le tenaient subjugué et ravi. C'est surtout dans l'interprétation des œuvres si originales et si bizarrement inspirées de Grieg que de Greef s'est montré supérieur. Il est de notoriété publique que le compositeur norvégien considère M. de Greef comme l'artiste qui sait le mieux interpréter ses œuvres.

Le succès de de Greef a été tel qu'il doit revenir ce mois-ci pour donner quelques concerts en Ecosse et une deuxième série de « récitals » à Londres en octobre.

* * *

Quoique la « season » soit terminée, Londres n'aura pas longtemps chômé de musique, car le directeur de *Queen's Hall*, M. Robert Newmann vient de commencer dans sa belle et spacieuse salle, une série de concerts-promenades qui sont appelés à avoir un grand succès.

Pour la première fois, le diapason français sera adopté, ce qui ne fera aucun déplaisir aux ténors et aux sopranos, car ce diapason est sensiblement plus bas que le diapason anglais de la *Philharmonic Society*. En effet, le *la* normal français correspond à 435 vibrations par seconde, tandis que celui de la *Philharmonic* correspond à 455,2 vibrations.

Il paraîtrait (d'après un journal musical anglais) que le *la* normal de la *Society of Arts* est de 420 vibrations, celui des pianos *Broadwood* de 452; qu'à Berlin il est de 451,8, à Saint-Pétersbourg de 451,5, à Munich de 448,1 et à Bruxelles de 455,5, le plus haut de tous.

JULES MAGNY.



PARIS. — La saison musicale qui vient de se terminer n'a pas brillé d'un éclat bien extraordinaire, pour ceux du moins qui considèrent l'extérieur des choses et recherchent principalement dans l'art le côté sensationnel, virtuose. Les œuvres nouvelles ont été rares, peu remarquables : à l'Opéra, la *Montagne noire*, un grand effort la-